

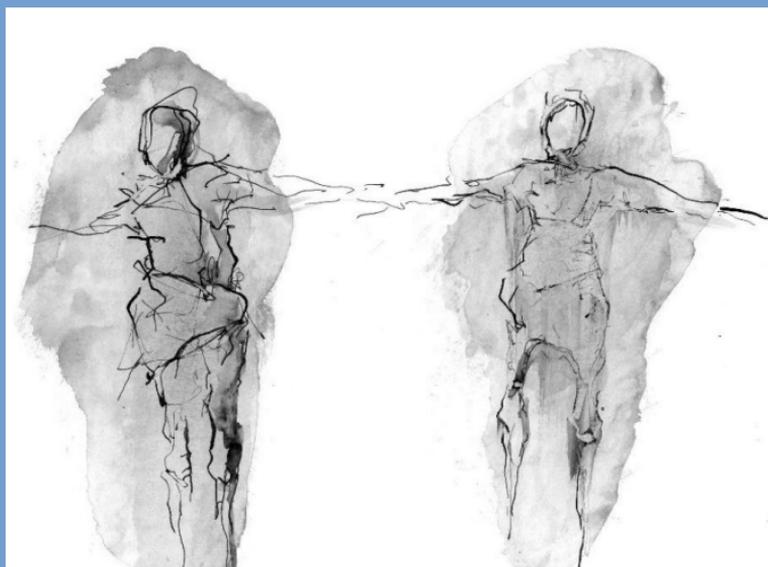
"Vivre" les événements

pour les comprendre

Le livre dont

vous êtes

le résistant/le déporté.



Esquisse : Robert Carrière / Photo : Gilles Labrie

Règles du jeu

OBJETS :

- *Un dé à 6 chiffres.*
- *Un crayon à papier ou un stylo.*
- *Un carnet de note pour l'aventure.*

RÈGLES D'UTILISATION :

- *Le dé à 6 chiffre servira à déterminé l'issue de l'histoire et du destin du héros (il vous sera indiquer au cour de l'histoire). En fonction du score tirer par le dé vous serez envoyez à une page qui vous fera suivre le cour de l'histoire de manier logique et cohérente.*
- *Le crayon à papier vous servira utile pour noter des information dans le carnet de note (comme*

pour noter vos choix, vos erreurs, etc.), le crayon à papier vous servira si vous n'avez pas de dé (vous lâchez le crayon à la verticale sur une grille qui déterminera le cours de l'histoire, ce système remplacera le dé).

COURS DU JEU :

- Si au cours du jeu vous venez à mourir, vous devrez recommencer depuis le début de l'aventure.

Prologue:

Avant de commencer cette aventure, vous choisirez la famille dans laquelle le héros va apparaître.

Choix 1 : Vous incarnez le héros dans une famille juive, une famille joyeuse qui n'hésite pas à aider les personnes dans le besoin, qui ont du courage. Ce sont des personnes à fort caractère.

Rendez-vous au 1.

Choix 2 : Vous incarnez le héros dans une famille non juive, téméraire et patriotique. Une famille de résistants. **Rendez-vous au 2.**

1

A partir des années 1920, ma famille, de confession juive, décide de quitter la Pologne et d'aller en Allemagne. Depuis la fin de la Première Guerre mondiale, il y a eu de nombreuses tensions politiques et un climat d'insécurité au sein de la population suite aux pogroms et la montée de l'antisémitisme. Ces événements nous ont poussé à quitter la Pologne.

Ma famille s'est rendue au départ en Allemagne. L'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933 imposant le régime nazi et la mise en place des lois de Nuremberg en 1935, nous a poussé à quitter l'Allemagne et venir vivre en France, plus précisément à Maurepas en Seine et Oise. Nous

avons vécu de belles années jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. La France a perdu et est occupée depuis l'été 1940 par l'Allemagne nazie. Pétain est arrivé au pouvoir. Notre situation a basculé à partir de ces événements, notamment avec la mise en place du statut des Juifs en France. Mon père travaille dans une boutique d'habillement pour hommes. Nous devons porter l'étoile juive sur nos vêtements et cela est indiqué sur nos papiers d'identité. En 1940, mon père a refusé de se présenter à la convocation dite du « billet vert ». Voici notre histoire depuis cet été 1942 où je viens de fêter mes 15 ans. **Rendez-vous au 3.**

2

En 1940, ma famille et moi vivons dans un appartement à Maurepas. Nous avons vu avec effroi l'arrivée des Allemands. Pétain est arrivé au pouvoir pour redresser la situation mais rapidement nous comprenons que ce ne sera pas le cas. Nous sommes touchés par les rationnements, les premières lois nous privant de liberté : le contrôle de la presse. Radio Paris devient la seule radio autorisée. Les communistes sont critiqués et notre cher Front Populaire critiqué. Les privations de liberté, l'occupation et les rafles de juillet 1942, nous ont révolté et nous ont amené à rentrer en résistance. Je sais que mes parents font de petits actes de résistance. A la maison, mon père a reçu un homme , inconnu, qui lui a distribué des papiers. Je suis allé voir discrètement ce qu'ils contenaient : ils critiquaient la défaite et l'occupation. Mes

parents ne nous en parlent pas. Je pense que c'est pour ne pas nous mettre en danger. Voici notre histoire depuis cet été 1942 où je viens de fêter mes 15 ans. **Rendez-vous au 4.**

3

Ce jour-là, le 04 août 1942, je suis en train de m'occuper de Madeleine qui joue devant l'appartement où nous habitons à Maurepas. Lorsque l'on voit papa rentré, il a un air dépité sans dire ne serait-ce qu'un mot. Je suis intrigué car à chaque fois que papa rentre, il nous raconte sa journée. Le soir même durant le repas le silence règne. Le repas terminé et de retour dans notre chambre, on entend papa discuter avec maman, mais on l'entend seulement prononcer ces quelques mots : « Je me suis fait congédier, je n'ai

rien pu dire, je n'ai plus de travail, tout ça à cause de ces Allemands et leurs idées de nous gâcher la vie, tout ça parce que nous sommes juifs ». J'y ai pensé toute la nuit et je n'ai pu m'empêcher de faire le lien entre la perte de travail de mon père et les rafles dont la dernière date du mois dernier à Paris, en juillet 1942. Un ami d'école, Marcel, m'en a parlé cette semaine quand il est venu à la maison car son oncle, vivant à Paris, a été arrêté en mai par la police. Sa famille l'a su par un voisin qui nous a prévenu. Depuis 3 mois, ils n'ont aucune nouvelle et ils pensent qu'il a été envoyé dans un camp de travail. **Rendez-vous au 10.**

4

La veille, le 03 août 1942, en rentrant du parc je vois trois jeunes garçons mettre dans les boîtes aux lettres des tracts. Un tombe par terre et je le

ramasse. Ces tracts se moquent de l'armée allemande et font l'éloge de nos alliés et de notre résistance. Il m'a semblé reconnaître dans ses 3 garçons, Marc un garçon qui est dans ma classe depuis trois ans. En allant au marché avec ma mère et ma sœur, je l'ai croisé. Je le prends à part, faisant semblant de vouloir discuter de la future rentrée. A voix basse, je lui demande si je peux les rejoindre car depuis que les nazis ont envahi la France, ma vie n'est plus du tout la même et je veux moi aussi faire comme mes parents et agir. Il me répond de le rejoindre ce mardi à 19h00 chez lui. Nous avons fait croire à nos parents que nous voulons préparer notre future entrée au lycée et retravailler les leçons ensemble.

Le mardi en rejoignant Marc je lui pose une question. Je demande qui est à l'origine de ces tracts. Il me répond qu'il ne sait pas trop mais que

cela vient d'un réseau de résistance et qu'un homme vient les leur livrer. A la nuit tombée, je commence à en distribuer dans la partie est d'Élancourt quand j'entends des bruits de bottes, sûrement une patrouille.

Tu te caches et attends, rendez-vous au 22.

Tu cours pour rentrer chez toi, rendez-vous au 6.

5

Le soir même, nous attendons la sortie du secrétaire de mairie. Georges, un agent de la mairie connu pour faire des actes de résistance, nous fait immédiatement rentrer par une porte discrète dans la mairie.

Nous lui faisons confiance, rendez-vous au 12

Nous ne le suivons pas, rendez-vous au 11

6

Sans hésiter, je cours le plus loin possible et aussi vite que possible. J'attends durant un moment, caché dans une ruelle, pour vérifier que personne me suit. Après n'avoir remarqué aucun signal je rentre à la maison en faisant le plus attention possible. Arrivé devant mon appartement, je rentre sans faire de bruit et vais me coucher, soulagé.

Rendez-vous au 42.

7

Malgré le risque que nous courons, nous continuons à résister dans l'ombre en effectuant de petits actes de résistance. Ma mère transporte des tracts sous sa jupe et les place discrètement aux points de passages fréquents. Quant à ma sœur elle se charge de glisser des tracts entre les pages des

livres de la bibliothèque municipale. Pour ma part je passe des messages entre les différents réseaux de résistants, mon père lui travaille dans le plus grand des silences, il part tôt et rentre tard. Les journées et les semaines défilent, dans une atmosphère lourde, tendue et éreintante, et les couleurs d'automne apparaissent au fur et à mesure et laissent place aux douceurs estivales en cette fin d'année 1942.

Tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 46; un chiffre impair et rendez-vous au 89.

8

Nous devons faire au plus vite nos affaires et partir en zone libre nos parents ont fait le choix de partir à Nice. Il nous faut également de faux papiers pour passer les contrôles, heureusement que Monsieur

Pierre Dulac, le secrétaire de la mairie fabrique et distribue de faux papiers. **Rendez-vous au 15.**

9

Une fois à la gare nous sommes allés acheter nos billets, malheureusement le peu d'argent que nous avons économisé ne nous permet pas d'en acheter 5 mais seulement 4.

Au point où nous en sommes, il n'est plus question de faire un retour en arrière, nous nous rendons sur le quai et prenons le train en direction de Nice.

Tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 14; un chiffre impair et rendez-vous au 41.



10

Comme chaque semaine, mon père a pris un train pour se rendre à la campagne pour se procurer des légumes et des œufs chez un fermier qui veut bien nous servir malgré que nous soyons juifs. Mon père a enlevé son étoile pour pouvoir voyager dans le train sans se faire arrêter. Toutefois, il y a un contrôle par les gendarmes sur le quai de La Verrière. Le gendarme a vu sur les papiers de mon père qu'il est juif. Il a semblé compréhensif et a fait un geste inattendu : faire comme si il n'avait rien vu. En lui rendant les papiers, il lui a glissé un petit mot à voix basse à l'oreille «une rafle est programmée pour dans deux jours ?. Si j'étais vous, j'irai voir le secrétaire de mairie à la tombée de la nuit Pour qu'il me procure des faux papiers". Il lui a redonné ses papiers. Mon père revient à la maison pâle et tremblant: que va t-il nous annoncer ?

Nous partons tous vers la zone libre avec des faux papiers, **rendez-vous au 32**. Seuls les hommes partent vers la zone libre avec des faux papiers, **rendez-vous au 34**. Nous ne partons et ne fuyons pas, **rendez-vous au 16**.

11

Après avoir attendu plusieurs heures, nous décidons de partir car nous avons vu une patrouille de gendarmes. **Rendez-vous au 30**.

12

Après avoir pris nos photos, il nous fabrique 5 nouvelles identités. Georges nous demande de préparer nos valises et d'être prêt pour 5 heures le lendemain aux aurores où un de ces amis nous attendra avec sa camionnette.

Nous partons en train, rendez-vous au 21.

Nous partons à l'aide du réseau de résistance,
rendez-vous au 23.

CARTE D'IDENTITÉ
PREFECTURE DE L'INTRA

NOM : Richaud
Prénoms : Marie

Profession : Institutrice

le

Département : Seine-et-Oise
Nationalité : Française
Domicile : 58 Allée du bois d'argent

SIGNALEMENT

Taille : 1m 60
Cheveux : brun
Moustaches :
Yeux : Marron

Nez (Dos base)
Dimensions :
Forme du visage :
Teint :

Signes particuliers

Empreinte digitale

Le Titulaire :

28 DÉC. 1943
Vu pour Législation :
CHATEAURoux
POUR LE PREFET
ET PAR DÉLÉGATION

13 FRANCS

2 FRANCS

1943-12-28

13

Après avoir suivi les gendarmes, nous nous retrouvons au milieu d'un groupe entouré de policiers, attendant l'arrivée du prochain bus vers le camp de transit. Quelques habitants, ayant entendu du bruit, sortent dans la rue. D'autres ouvrent leurs fenêtres pour voir ce qui se passe. Certains nous regardent avec compassion alors que d'autres nous dévisagent et nous traitent de "sales juifs". Cela fait beaucoup de peine à ma petite sœur qui ne comprend pas leur attitude méprisante envers nous. Un policier reconnaît mon père comme son ancien camarade d'école puis il nous fait signe de venir vers lui.

Vous vous rapprochez de lui, rendez-vous au 62.

Vous l'ignorez, rendez-vous au 38.

14

Alors que le train roule depuis 1h, le train s'immobilise à une gare. Une patrouille monte pour faire un contrôle. Ils nous demandent nos papiers. Nous leurs donnons nos faux papiers, ils les examinent avec précision pour au final nous les rendre et nous laisser tranquille. Une tension palpable se fait ressentir dans la famille, lorsque mon père donne aux policiers nos faux papiers, je remarque que ces mains sont moites, le policier regarde nos papiers, nous retenons tous notre souffle, après la validation de ces derniers et le retrait du policier, nous soufflons tous un bon coup, heureux. **Rendez-vous au 43.**



15

Après avoir pris nos photos, il nous fabrique 5 nouvelles identités. Georges nous demande de préparer nos valises et d'être prêt pour 5 heures le lendemain aux aurores où un de ces amis nous attendrait avec sa camionnette.

Nous partons en train, rendez-vous au 31

Nous partons à l'aide du réseau de résistance, rendez-vous au 33

16

Après un long échange entre ma mère et mon père, il décide de rester en zone occupée et de ne pas fuir car nous sommes « français » nous répètent-ils. Et que de ce prétexte nous ne serions pas arrêtés.

Rendez vous au 30.

17

Angoissé nous retenons notre respiration quand tout-à-coup une explosion déchire le silence.

Tous les gendarmes se retournent pour découvrir un trou béant au milieu de la voie ferrée.

Tous les gendarmes y accourent car c'est un point stratégique à proximité du point de contrôle, et la ligne de chemin de fer fait la séparation de deux champs. C'est le branle-bas de combat et tous les gendarmes rejoignent le lieu de l'attentat.

Albert profite de cette diversion pour continuer sa route en toute discrétion. 5 minutes plus tard, Albert nous crie que le danger est passé, notre joie est indescriptible entre rires et sanglots.

Rendez-vous au 36.

18

Cela fait quelques mois que nous sommes installés. Nous sommes en début de l'année 1943. Malheureusement, les Nazis occupent la zone sud depuis novembre dernier. Je ne suis pas scolarisé mais nous inscrivons tout de même Madeleine à l'école avec sa fausse identité . Elle est encore jeune, elle a besoin de continuer à apprendre. Moi, je dois aider mes parents à subvenir aux besoins de notre famille. J'effectue des tâches à la ferme car c'est une zone moins surveillée. **Rendez-vous au 37.**

19

Le camp de Pithiviers est sale, boueux et traversé par un vent glacé. On nous emmène dans le baraquement numéro 4 que l'on nous a assigné

puis nous trouvons des matelas sur lesquels nous nous posons en attendant la prochaine ration de nourriture, l'atmosphère est triste et tendue, on peut entendre des cris et des pleurs. La nourriture qu'on nous donne est mauvaise et répétitive, un bouillon avec un bout de pain. Chaque jour, le même spectacle entre des personnes qui partent et d'autres qui arrivent. **Rendez-vous au 27.**



20

Je me retourne et j'aperçois un milicien. Il me demande mes papiers et me demande si j'ai un lien avec les tracts distribués. Je lui réponds que non. Il prend un ton agressif, me gifle en me disant que je mens car il m'a vu faire et m'a suivi. Il m'emmène au commissariat pour m'interroger. L'interrogatoire se passe très mal. Voilà deux jours que je suis enfermé. Dans ma cellule, d'autres personnes sont arrêtés de la même ampleur. Jacques, âgé de 45 ans, m'a raconté de quoi il est accusé : il avait déjà été arrêté pour avoir tagué des affiches de propagande et il semble qu'il fait passer des Juifs en zone libre. Ferdinand, étudiant à la Sorbonne, lui vient du Sud et est venu pour ses études dans la région parisienne. Ferdinand fait partie d'un réseau de résistance et a été trahi. Les miliciens ne cessent de m'interroger. Ils se montrent violents. Ils ont

interdit à mes parents de venir me voir. Je suis accusé de résistance et d'avoir enfreint la loi. Je vais être envoyé dans un camp de transit.

Rendez-vous au 44.

21

Le lendemain, à 5h, nous sommes déjà prêt et chargeons la voiture du peu d'affaires que nous avons pris. On passe à la mairie pour chercher nos faux papiers, bien sûr nous avons arraché notre étoile jaune cousu sur nos vêtements. La voiture est chargée. Mon père conduit et nous partons en direction d'Orléans pour prendre le train jusqu'à Nice. Le trajet me paraît une éternité et le silence règne dans la voiture. **Rendez-vous au 9.**

22

Je ne sais pas quoi faire. Je cours jusqu'à un petit buisson où je me cache. Je suis inquiet à l'idée de me faire attraper lorsque malheureusement je vois des lumières apparaître qui grandissaient au fur et à mesure que le temps avance. Je me dis que si je ne bouge pas, je vais me faire attraper alors je fais un pas en avant mais j'ai à peine le temps de poser le deuxième pied que je sens quelque chose me saisir par le bras et à ce moment-là je comprends que c'est trop tard. **Rendez-vous au 20.**

23

Le lendemain, à 5h, nous sommes déjà prêts. Albert, un ami et résistant faisant partie du réseau de Monsieur Pierre Dulac, est arrivé avec sa camionnette. Le secrétaire de mairie l'a mis au

courant de notre situation et l'a contacté car il aide à faire passer des résistants et des familles juives en zone libre. Nous montons avec nos valises transportant le strict minimum entre les poules et les canards dans la camionnette d'Albert. Bien sûr nous avons arraché notre étoile jaune cousu sur nos vêtements. La voiture chargée nous partons en direction d'Orléans. Albert nous explique que prendre le train est trop dangereux. Les contrôles sont trop fréquents. Ce dernier nous explique qu'on se dirige vers Orléans pour prendre contact avec un réseau de résistance qui nous fera passer en zone libre à Chenonceau. **Rendez-vous au 24.**

24

Après 2 heures de route, Albert voit au loin un barrage de police proche d'Orléans, il nous crie de

nous cacher et de ne faire aucun bruit. Plus l'on s'approche du barrage plus la tension devient forte, à cette instant même nous sommes tous conscients que notre fuite peut s'arrêter à tout moment.

La camionnette s'arrête quelques mètres plus loin et on entend Albert expliquer aux gendarmes qu'il va vendre des poules et des canards au marché d'Orléans. Le gendarme lui demande ses papiers. Après la vérification de ces derniers, il s'avance vers l'arrière de la camionnette pour vérifier le contenu.

Tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 17; un chiffre impair et rendez-vous au 35.

25

Les gendarmes nous mettent tous dans un autocar pour nous emmener jusqu'à Pithiviers. Des

hommes, des femmes, des enfants, qui comme nous s'inquiètent de ce qui va nous arriver.

Le trajet est long et épuisant et les conditions sont rudes. Nous n'avons rien à manger ou à boire si ce n'est ce que nous avons sur nous, c'est à dire très peu. Le trajet dure 1 journée puis enfin nous arrivons au camp de Pithiviers. **Rendez-vous au 19.**

26

Nous quittons la maison avec notre passeur direction Chenonceau. Après une heure de marche entre les champs, nous apercevons au loin le château de Chenonceau surplombant le Cher puis nous l'atteignons après une petite demi-heure. Lorsque nous allons nous diriger vers le passage menant au château, le passeur nous fait signe de nous arrêter. Il a aperçu des policiers français. Le jeune orléanais nous explique que ce n'est pas

prévu car la ronde des policiers a été avancée plus tôt que dans nos plans ; de fait la traversée est impossible et que l'on doit attendre jusqu'à la tombée de la nuit pour espérer passer. L'attente dans les bosquets toute la journée nous paraît interminable la faim nous tenaille le ventre.

Au milieu de la nuit il nous emmène par des petits chemins jusqu'à une petite porte en bois au pied du château dans un coin discret et inconnu de la police. L'orléanais retire la bâche et les morceaux de feuillages qui cachent une barque. Il l'a met à l'eau afin de traverser la rive et se trouver en zone sud ; Pour traverser, Albert doit faire plusieurs voyages. Durant la traversée, il nous demande de nous faire le plus discret possible et nous taire. Une fois sur l'autre rive du fleuve, le Cher, c'est un soulagement pour nous tous, mais il ne faut pas tarder et partir le plus vite possible. **Rendez-vous au 18.**

27

Madeleine et moi sommes enfermés dans un baraquement depuis plusieurs semaines. Le temps a changé. Ce n'est plus la douceur du mois d'août. Nous devons déjà être en septembre. Nous ne sortons presque jamais, seulement pour la toilette quotidienne qui est très austère. Les lavabos et les toilettes sont très sales et peu d'eau sortait des lavabos. Nous n'avons presque rien à manger. Depuis notre arrivée, nous n'avons plus revu notre grand mère. Elle a été mise de côté. Je pense qu'elle est morte mais je n'ose pas exprimer mes pensées à Madeleine. Le camp de transit est géré par l'administration française, mais est elle-même sous le contrôle allemand. Nous avons faim, notre ration est maigre. Chaque jour, des personnes partent et ne reviennent jamais. Nous ne savons pas où ils ont été amenés. Nous avons tous peur.

Tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 78 ; un chiffre impair et rendez-vous au 49.

28

Le gendarme se montre procédurier et ne trouve pas de preuves dans notre appartement. Il semble avoir des doutes et nous prévient de faire attention car si cela se reproduit, il viendra m'arrêter pour être interrogé. Que dois-je faire ?

Fuir avec des faux papiers, rendez-vous au 8.

Fuir avec mes papiers en zone libre, rendez-vous au 31.

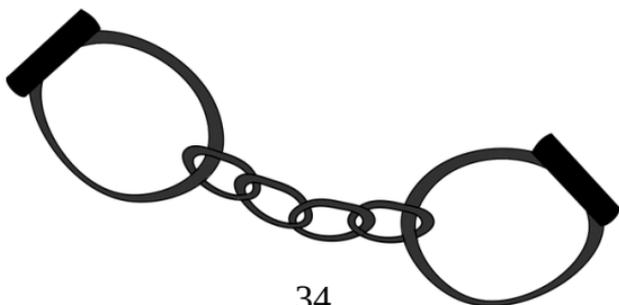
Ne pas fuir, dans ce cas, tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 7; un chiffre impair et rendez-vous au 46.

29

Un SS crie un matricule en allemand. Je réussis à comprendre que c'est mon tour. J'avance vers les SS. **Rendez-vous au 48.**

30

Le lendemain, les gendarmes toquent à notre porte de notre appartement: nous sommes coincés chez nous sans aucune issue possible. Mon père va leur ouvrir. Les gendarmes nous demandent de décliner nos identités et nous demandent nos papiers pour vérifier si nous sommes sur la liste des juifs. Ils nous demandent de faire une valise avec un peu de linge et de les suivre. **Rendez-vous au 13.**



31

Le lendemain, à 5h , nous sommes déjà prêts. Albert, un ami et résistant faisant partie du réseau de Monsieur Pierre Dulac, est arrivé avec sa camionnette. Le secrétaire de mairie l'a mis au courant de notre situation et l'a contacté car il aide à faire passer des résistants et des familles juives en zone libre. Nous montons avec nos valises transportant le strict minimum entre les poules et les canards dans la camionnette d'Albert. La voiture chargée nous partons en direction d'Orléans pour prendre le train jusqu'à Nice. Le trajet me paraît 39 une éternité et le silence règne dans la voiture.

Rendez-vous au 9.

32

Nous devons faire au plus vite nos affaires et partir en zone libre nos parents ont fait le choix de partir à

Nice. Il nous faut également de faux papiers pour passer les contrôles, heureusement que Mr Pierre Dulac, le secrétaire de la mairie fabrique et distribue de faux papiers. **Rendez-vous au 5**

33

Le lendemain, à 5h, nous sommes déjà prêts et chargeons notre voiture du peu d'affaires que nous avons pris. On passe à la mairie pour chercher nos faux papiers. Nous montons avec nos valises transportant le strict minimum entre les poules et les canards dans la camionnette d'Albert. La voiture chargée nous partons en direction d'Orléans. Albert nous explique que prendre le train est trop dangereux. Les contrôles sont trop fréquents. Ce dernier nous explique qu'on se dirige vers Orléans

pour prendre contact avec un réseau de résistance qui nous fera passer en zone libre à Chenonceau.

Rendez-vous au 24.

34

Mes parents ont longuement discuté. Les rafles concernent les hommes donc mon père décide que nous partirons lui et moi. Ma famille pense que les hommes doivent ainsi partir en zone libre avec de faux papiers. Une fois installé à Nice dans notre famille, elles nous rejoindront. **Rendez-vous au 5.**

35

Il y a du bruit à l'arrière de la camionnette car une caisse tombe parce que nous bougeons et les gendarmes nous trouvent !

Rendez-vous au 86.

36

Après 1 heure de route sans encombres Albert s'arrête, descend de la voiture. Je tends l'oreille et je regarde discrètement dans un trou de la bâche. Albert toque trois fois d'affilée à intervalle régulier puis deux coup secs à une porte. Puis j'entends la porte s'ouvrir sur ses vieux gonds rouillés puis Albert ouvre la camionnette et nous fait signe de descendre discrètement avec nos valises.

Rendez-vous au 68.

37

Nous sommes installés à Nice depuis plus de 6 mois. Le mois de février 1943 va bientôt se terminer. La vie à Nice n'est plus aussi tranquille qu'elle le fut. Nous avons réussi à avoir un appartement. Il s'agit celui de ma grande-tante qui

ne l'occupe plus et vit chez sa fille. Ma tante nous a proposé d'y vivre. Toutefois, je sens mes parents inquiets. La radio nous donne des informations peu rassurantes avec l'occupation de la zone sud. Des troupes allemandes sont présentes dans la ville.

Ce 24 février, nous sommes dans le salon. J'aide Madeleine à lire son livre. Mon père lit son journal, ma mère cuisine et ma grand mère tricote. On toque à notre porte: nos parents retiennent leur souffle car ils savent ce qu'il peut arriver dans quelques instants. Je serre ma sœur un peu plus fort contre moi. Mon père se lève et ouvre la porte. Deux policiers français sont derrière la porte.

"Je peux vous aider ? demande mon père."

"Contrôle des papiers ", lui répond un gendarme.

Ma mère se lève et va les chercher dans la chambre, puis elle les donne aux hommes.

Tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 80 ; un chiffre impair et rendez-vous au 45.

38

De peur d'être trahi, mon père décide de lui tourner le dos et de l'ignorer. **Rendez-vous au 25.**

39

Après avoir suivi les gendarmes, nous nous retrouvons au milieu d'un groupe entouré de policiers, attendant l'arrivée du prochain bus vers le camp de transit. Quelques habitants, ayant entendu du bruit, sortent dans la rue. D'autres ouvrent leurs fenêtres pour voir ce qui se passent. Certains nous regardent avec compassion alors que d'autres nous dévisagent, cela fait beaucoup de

peine à ma petite sœur qui ne comprend pas leur attitude méprisante envers nous. Un policier reconnaît mon père comme son ancien camarade d'école puis il nous fait signe de venir vers lui.

Vous vous rapprochez de lui, rendez-vous au 62.

Vous l'ignorez, rendez-vous au 38.

40

Un SS crie un matricule en allemand. Je réussis à comprendre que c'est mon tour.

J'avance vers les SS. **Rendez-vous au 72.**

41

Alors que le train roule depuis 1h, le train s'immobilise à une gare. Une patrouille monte pour faire un contrôle. Nous remarquons directement que ce sont des allemands par leur démarche et

leur intonation de voix, nous sommes intimidés, ce qui se ressent dans notre caractère craintif. Ils nous demandent nos papiers d'un geste de main, nous leur donnons nos faux papiers avec hésitation. Ils les regardent du coin de l'œil puis nous dévisagent avec méfiance, puis ils examinent un par un nos papiers mais arrivé au dernier ils plissent leurs yeux, la tension est à son paroxysme, puis ils relèvent leurs têtes et crient à leurs camarades « Nehmen Sie weg »(emmenez-les). Mon père essaye de contester mais en vain. **Rendez-vous au 25.**

42

Le lendemain, après m'être réveillé j'entends taper à la porte, je n'ai pas fait le lien avec hier soir jusqu'à ce que je vois les gendarmes entrer. Les coups sont de plus en plus forts. Mon père décide d'ouvrir la porte. Face à moi, un homme en

uniforme se présente. C'est un gendarme. Il nous explique que des tracs contre l'Occupant nazi et critiquant le régime de Vichy ont été distribués par des jeunes et un voisin dit avoir vu un jeune de cette résidence les déposer. J'ai été dénoncé par quelqu'un.

Tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 28; un chiffre impair et rendez-vous au 44.

43

Après avoir pris le train de Paris à la gare de Nice et un long voyage on est enfin arrivé. Lorsque l'on descend du train je ne vois personne contrairement à Paris. On est en tout cas normalement en sécurité dans cette ville maintenant; c'est dans cette ville que ma grand-mère a grandi et a des

connaissances de sa jeunesse. Une voiture est là et nous attend, c'est apparemment une amie avec laquelle mamie communique souvent. On monte dans la voiture et je prends ma petite sœur sur mes genoux car il n'y avait que cinq places. Nous arrivons dans la rue des rosiers, et nous descendons de la voiture. Notre nouvelle vie commence.

Rendez-vous au 18.

44

Le voisin, Mr Dupont, est également sur le palier. Le gendarme lui demande s'il me reconnaît. Ce dernier affirme que je suis responsable. L'officier de l'ordre m'arrête. Ma mère semble très inquiète tout comme ma grand-mère. Mon père semble garder son sérieux. J'ai peur pour moi, pour ma famille. Vont-ils comprendre qu'ils sont aussi résistants ?

Rendez vous au 39.

On va être arrêté, j'en suis sûr. Le tampon juif sur nos papiers ne laisse aucun doute aux gendarmes. Les deux hommes échangent un signe de tête et entrent dans l'appartement en écartant mes parents de l'entrée. Un des hommes se dirige vers ma grand-mère et lui arrache son tricot des mains. Il empoigne son bras et la traîne vers la sortie. Le deuxième homme essaie de faire la même chose avec ma sœur mais je l'en empêche. Malgré leurs protestations, mes parents sont emmenés dehors tandis que je me débats contre le gendarme. Ma sœur pleure. Elle a peur. Le policier finit par prendre le dessus face à moi et m'entraîne, avec ma sœur, à la suite de mes parents dans la rue. On monte à l'arrière d'un camion, entassés avec d'autres personnes juives, comme du bétail. Le calvaire dure toute la nuit.

Tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 78; un chiffre impair et rendez-vous au 49.



46

Par une après-midi brumeuse, le calme règne dans la maison, je lis un livre quand tout-à-coup, on toque à la porte. J'ouvre la porte. 3 gendarmes se tiennent devant moi et entrent dans la maison, sans prononcer un mot jusqu'au salon. Tout le monde s'y trouve, et nous nous trouvons tous dans l'incompréhension totale. Puis un membre des forces de l'ordre commence à parler et dit : « Nous avons eu vent de vos agissements contre la France. Mon père demande si nous pouvons au moins prendre une veste et demander à notre voisine de garder ma sœur. Un des gendarmes accompagne ma mère voir la voisine, Mme Duteuille. C'est plus qu'une amie pour notre famille : une véritable amie qui nous a souvent gardé ma sœur et moi quand nos parents devaient travailler tard ou se déplacer. Mon père dit qu'il va chercher les vestes. En

rentrant dans la chambre de mon père pour voir ce qu'il fait, je le vois ranger des documents dans une mallette puis jeter discrètement cette dernière par la fenêtre dans un bosquet en contrebas. Nous descendons de l'appartement où un fourgon nous attend. Lorsque nous montons dans le fourgon, j'aperçois la concierge qui nous dévisage avec un sourire traître, une fois le fourgon part, je fais part à ma famille de la suspicion de trahison de notre concierge. Notre avenir est sombre, nul ne sait où nous nous dirigeons. Nous sommes d'abord interrogé chacun notre tour par les gendarmes. Les interrogatoires durent plus de trois jours. Puis, alors que je suis dans la même cellule que mon père, un gendarme vient nous chercher . Nous sommes mis violemment dans fourgon où nous pouvons retrouver notre mère, accompagnée d'autres personnes dont le visage présentant des coups, des

bleus qui nous rappellent nos interrogatoires. Ils doivent également faire partie de réseaux de résistance. Après de longues heures de route, le fourgon s'arrête, on ouvre les portes, et un gendarme nous donne quelques morceaux de pain et un peu d'eau .

J'en profite pour lui demander notre destination, il me répond d'un ton sec : « Au camp de Pithiviers ».

Rendez-vous au 39

47

Un matin d'hiver, on nous ordonne de monter dans des camions nazis. Les enfants pleurent dans les bras de leurs mères. Il y a des personnes juives comme des résistants. Après un long trajet sans savoir où nous allons, les nazis nous ordonnent de descendre du camion. Ils séparent notre famille en deux : d'un côté ma mère et ma sœur, de l'autre

mon père et moi. On nous oblige à monter dans un wagon à bestiaux et on rejoint d'autres hommes, de tout âge, ainsi que des femmes. Il y a des vieillards comme des enfants, entassés. Dans un coin du wagon, une femme enceinte se tient le ventre et serre les dents de douleur. Elle a perdu les eaux. Quand les trains démarrent, des personnes se mettent à chanter le chant des adieux en guise d'au revoir. Après plusieurs jours de voyage, le train s'arrête enfin. On ne nous a donné ni eau ni nourriture. Personne n'a eu le droit de sortir des wagons donc on est obligé de se faire dessus. La femme enceinte a accouché, mais elle est morte et son enfant également. Le sang de la femme s'est déversé autour d'elle. Des personnes ont essayé de s'enfuir quand on s'arrête pour ravitailler le train, mais aucun n'a survécu. Ils sont tous mort d'une balle dans la tête. Dans le wagon, ça sent la mort, le

fer et l'urine. Plusieurs autres personnes sont mortes. L'horreur se dépeint sur le visage des personnes encore vivantes. **Rendez-vous au 52.**

48

L'appel passe. Une foule se déplace vers la cour. Tout le monde se sépare. Je suis un vieillard accompagné de mon père. On nous fait quitter notre baraquement pour nous rendre dans notre lieu de travail situé à au moins 30 min de marche. Il se met à genoux et commence à ressemeler des chaussures alors je fais de même. Je dois faire cela 14h à 16h par jour et je ne sais combien de jour cela fait. **Rendez-vous au 58.**

49

Les premières lueurs du jour apparaissent, c'est le matin, et on nous emmène tous ensemble à la gare. On nous fait monter dans des wagons à bestiaux. Nous sommes entassés avec une centaine de personnes. Chacun essaie de se trouver une petite place. Je reconnais derrière moi un camarade de classe, Joseph, qui est présent avec toute sa famille. Nous discutons et chacun explique ce qui lui est arrivé. Il est arrivé avec sa famille le même jour que nous mais son père a été arrêté quelques semaines avant lors d'un contrôle dans la rue. Le trajet dure plusieurs jours. L'air est irrespirable et l'espace manque. Puis enfin, le train semble s'immobiliser. Les portes s'ouvrent. Je ne sais dans quel lieu exact nous sommes mais au vu des trajets nous sommes loin de la France. On arrive dans un endroit insalubre, des SS crient. Nous sommes placés en

deux fils. Les femmes d'un côté et les hommes de l'autre. Toute ma famille et moi sommes mis sur le côté. On nous demande de monter dans des camions après avoir laissé nos valises. Le camion s'immobilise quelques minutes après. On nous fait tous entrer dans une pièce. Les SS crient des ordres. Des personnes des camps nous font comprendre que nous devons enlever nos habits afin de prendre une douche après ce trajet long. Après être dépouillés de nos affaires, nous rentrons dans cette pièce. Nous nous entassons sous les pommeaux de douche attendant que l'eau coule. Un SS ferme la porte de la douche. Puis d'un coup, l'air se fit irrespirable. Certaines personnes s'évanouissent, puis c'est à mon tour. On ne se réveillera jamais.

Retournez au prologue.

50

Nous sommes amenés au camp de transit de Compiègne, dirigé par les Allemands. Ma mère n'est pas avec nous et est avec d'autres femmes. Je m'inquiète pour ma petite sœur. J'espère que Mme Duteuille prend soin d'elle. Combien de temps allons-nous rester ici ?

Rendez-vous au 47

51

Premier jour : c'est une lumière aveuglante qui nous réveille. Certaines personnes sont mortes pendant la nuit... Que faire ? Quelqu'un cri en Allemand : "Aufwachen". Je ne comprends pas. Certaines personnes partent, je décide de les suivre. On se met en rang. Je tourne la tête. Je vois mon voisin de lit accompagné d'un camarade. Il le

tient sur ses épaules. Il est mort. Je me demande pourquoi il l'amène. Je n'ose pas demander.

Tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 29; un chiffre impair et rendez-vous au 59.

52

Nous sommes en décembre 42 et nous venons d'entrer dans le camp de travail. Nous sommes dépouillés de nos affaires, rasés à blanc. Nous sommes humiliés par ces hommes. Des personnes tentent de cacher leurs corps du regard des autres. J'ai honte et je tremble de peur. Des hommes de toute origine, de toute profession. Le camp est dans un état déplorable. Dans le baraquement, nous sommes tous entassés pour dormir. Il fait froid,

sombre, même durant la journée. Nous voyons des rats passés, grimpés sur nos couchettes.

Certaines personnes sont déjà touchées par la maladie destructrice du typhus. Les détenues les plus anciens sont affaiblis par le manque de nourriture, de sommeil mais aussi à cause du travail forcé. **Rendez-vous au 81.**

53

Nous sommes en décembre 1942. Ce soir, c'est le premier soir d'Hanouka. Nous avons décidé avec les autres prisonniers de chanter Hadlakat Hanerot pour célébrer cette fête. Même les camps de concentration et les SS ne pourront pas nous enlever notre foi.

Tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 76; un chiffre impair et rendez-vous au 57.

54

Mon corps est vidé de son énergie, mes muscles me font mal, je suis épuisé, la faim me tiraille. Je ne pense plus qu'à ça: manger. Mais je tente de de tenir. Les alliés vont arriver. Mon père est dans un état critique. Nous nous arrêtons enfin, après une journée entière à marcher. De nouvelles personnes sont mortes durant la marche. Épuisé, mon père demande à s'allonger. J'essaie de le réveiller mais en vain. Son corps est à bout, son cœur n'a plus la force de battre. Il ne se réveillera pas. Je suis bouleversé. J'ai perdu une partie de mon âme. Mais je dois continuer pour lui. Il aurait voulu que je continue de me battre. **Rendez-vous au 91.**

55

Chaque jour, de nouveaux noms sont affichés dehors, devant l'hôtel. Ce sont les nouvelles

personnes revenues des camps. Des familles entières scrutent ces listes avec attention, espérant y voir un nom familier. Nombreux sont ceux qui repartent bredouilles.

J'attends de nombreuses heures le retour de ma famille mais en vain, je finis par comprendre que je suis le seul survivant. Une énorme vague de tristesse m'envahit. Bientôt, je rentre chez moi, avec l'affreux souvenir de ces camps de la mort. Toutes les nuits, je peine à m'endormir. Je repense à tout ceux qui se sont endormis sans jamais se réveillés. Et lorsque je repense à eux, je pense également à la chance que j'ai eu d'être revenu en vie de cet enfer. Je ne sais pas comment j'ai fait pour survivre, mais je l'ai fait. J'aurai pu me laisser mourir, comme certains, mais je voulais me battre pour rester en vie. Et aujourd'hui j'en suis heureux.

Allez à l'épilogue.

56

Cela fait plusieurs mois que nous sommes arrivés à Nice. Nous continuons nos actes de résistances en parallèle de notre vie quotidienne, ma petite soeur a intégré une nouvelle école et pour ma part un nouveau lycée. Ma grand-mère quant à elle reste à la maison à cause de son grand âge. Ma mère elle, a trouvé un petit boulot à la poste et mon père lui, dédie tout son temps à la résistance.

Rendez-vous au 85.

57

Nous continuons de chanter, un SS débarque dans la baraque, un bâton à la main. Tout le monde recule mais le chant continue. Il se rapproche plus proche encore, lève la main et dégaine son bâton. J'ai eu tellement mal que je ne sens plus la douleur.

Je tombe et ma tête heurte une pierre. Je sens du sang couler le long de mon crane. Je m'endors pour de bon. Malgré la fin désastreuse, ce petit moment de répit nous fait du bien a tous. Il nous aide à nous rappeler que l'Allemagne nazi n'a pas gagné, qu'il reste de l'espoir et, qu'avant tout, nous sommes des humains comme les autres.

Retournez au prologue.

58

Nous rentrons à la tombée de la nuit. Toutes les journées se ressemblent. Nous sommes réveillés à l'aube par des cris, les coups dans les paillasses. Nous avons peu de temps pour nous laver et aller aux toilettes qui sont à l'autre bout du camp. Elles sont dans un état pitoyable. Les toilettes sont des trous dans des blocs de béton où des traces restent. Elles sont vidées par nous les déportés. Il n'y

aucune séparation. Nous n'avons aucune intimité. L'odeur est nauséabonde. Les lavabos sont bouchés et sont peu nombreux. Nous n'avons pas toujours le temps pour faire la toilette. J'essaie de garder les gestes d'hygiène quotidien pour m'humaniser et me sentir bien malgré cette situation. C'est ma manière de résister pour éviter de devenir fou. Nous nous rasons avec mon père. Nous faisons le brin de toilette du matin. Certains déportés ont réussi à obtenir des vêtements, qui ont sans doute été pris à des déportés à leur arrivée. Cet homme, Hervé, couturier français avant sa déportation, travaille à la récupération des vêtements et a réussi à en cacher. Il est avec nous dans le baraquement. Je n'ai eu peu de contact avec lui mais beaucoup de déportés de notre baraquement en parle car il aide les autres. Des déportés m'ont ainsi raconté cette anecdote sur les vêtements. Hervé avait réussi à

récupérer quelques chemises et les avait cachés comme il pouvait. Il les a ensuite ramenés dans son baraquement. Il est arrivé enjoué et se présentant comme un vendeur. Il propose ses chemises aux hommes et les complimente en leur disant que cela leur va bien. Les déportés sentent heureux et leur a permis d'oublier un instant d'être dans le camp et de revenir à leur vie d'avant. D'autres personnes tentent de s'aider. Certains hommes et adolescents qui sont dans notre camp donnent aux personnes les plus malades un bout de leur ration pour les faire tenir. Ces actes nous rendent fiers, utiles et nous permettent de tenir face à cet enfer. Plus les jours passent, plus les prisonniers avec moi chagent de morphologie. On maigrit. Nous n'avons plus que la peau sur les os. Nous sommes faibles, j'ai l'impression que mon corps ne possède plus aucun muscle. **Rendez-vous au 63.**

59

Un SS crie quelque chose en allemand. Je ne comprends pas. Les SS s'agitent. On prend mon bras, l'examine et on m'écarte de la foule. On me pousse, je tombe au sol. Je tente de me relever mais un SS me roue de coups. Il me relève et me traîne jusqu'aux rangs. **Rendez-vous au 48.**

60

Après l'intervention des soldats alliés, de nombreux survivants sont amenés dans des « trains santé » partant de différentes gares mais d'autres personnes sont encore dans les camps en attente de place dans un train pour se faire soigner. Après un périple de plus d'une semaine car certaines lignes ferroviaires sont difficiles d'accès. Certaines ont été détruites suite aux bombardements et

d'autres ne peuvent être utilisés car elles sont dans des zones de combat. Nous arrivons enfin à Paris.

Rendez-vous au 75

61

À Noël, un prisonnier nous informe que plusieurs de ses congénères ont fabriqué une crèche à l'aide de bout de tissus et de bâtons en bois. Dans la nuit, un homme commence à chanter Ave Maria. Les hommes de son baraquement chantent avec lui et le chant se propage dans toutes les baraques du camp. *Tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 76; un chiffre impair et rendez-vous au 57.*

62

Nous le suivons et ce dernier nous emmène à part. Loin des regards, mon père serre le policier dans ses bras, ce dernier nous explique qu'il va nous

laisser partir discrètement sans éveiller les soupçons et que dès que nous rentrerons, il faudra programmer notre fuite vers la zone libre.

Rendez-vous au 32.

63

Dans mon baraquement, il y a un homme polonais qui était dans le ghetto de Varsovie. Je m'étonne qu'il sache parler français, il m'explique donc qu'avant la guerre et les lois antisémites, il était professeur de français. Il aimait apprendre aux enfants ma langue, voir un sourire s'afficher sur leurs visages. Son métier et ses élèves lui manquaient beaucoup. De mon côté, je lui parle de ma famille, et surtout de ma petite sœur, Madeleine. **Rendez-vous au 53.**

64

Lorsque mon père et moi descendons du wagon, nous sommes emmenés jusqu'à l'entrée du camp où nous sommes auscultés. Certaines personnes sont mises de côtés. On me demande mon âge. Plus tôt dans la journée, on m'a soufflé de mentir sur mon âge. Je réponds donc 18 ans. Nous sommes comptés, déshabillés et dépouillés de toutes nos affaires. Je vois mon père, il tente de s'échapper.

Tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 69; un chiffre impair et rendez-vous au 67.

65

Plus les jours passent, plus les prisonniers avec moi changent de morphologie. On maigrit. Nos corps nagent dans nos tenues amples qui nous ont été données à notre arrivée. Nous portons tous la

même tenue : une chemise et un pantalon rayés de couleur bleu et blanche. Nous sommes différenciés avec notre triangle rouge et notre matricule. Nous n'avons plus que la peau sur les os. Nous sommes faibles, j'ai l'impression que mon corps ne possède plus aucun muscle. **Rendez-vous au 73.**

66

Plusieurs fois dans la journée, je me relaie avec des garçons de mon âge pour essayer de nous reposer sans que les SS ne le remarquent. Je remarque également durant mon travail des hommes urinant dans la bac de poudre des allemands pour tenter de saboter leurs armes. Je suis étonné par leur action de résistance. Toutes les journées se ressemblent. On est faible et fatigué, nous n'avons qu'un petit bol d'eau noircie et un croûton de pain. Certains se nourrissent de goudron qui recouvre le toit des

baraquements, d'autres mangent des racines d'arbres. Les SS se montrent cruels. Certains déportés sont battus car ils ne veulent pas travailler. D'autres sont à bout et n'arrivent pas à continuer leurs tâches et sont battus et certains à mort. Plusieurs jours dans la semaine, je n'arrive pas à me laver par manque de temps mais j'essaie de leur faire le plus possible pour ne pas oublier qui je suis et rester humain. La nuit, certains hommes dessinent des scènes qu'ils ont vu dans la journée et essayent de les faire passer hors du camp pour informer la population de l'horreur de nos vies avec le peu de matériel qu'ils peuvent récupérer comme un tube de dentifrice, sûrement volé, qu'ils ont balancé par le grillage hors du camp. D'autres les enterrent dans la terre en espérant qu'ils soient retrouvés une fois cette horreur terminée. **Rendez-vous au 74.**

67

Je l'attrape par le bras et essaie de toutes mes forces de le retenir. Je lui intime de se calmer et il m'obéit. **Rendez-vous au 71.**

68

Nous entrons dans une pièce sombre et découvrir une quinzaine de personnes regroupées sur des matelas, on s'installe sur les deux matelas restant puis on nous sert une soupe chaude. Puis un jeune homme d'une vingtaine d'années arrive vers notre petit groupe, il se présente à nous sous le nom de « corbeau noir », un nom de code pour garder sa couverture en cas de trahison. Il nous expliqua qu'il sera notre passeur pour le lendemain puis se pose près de nous. Mon père lui demande d'où il vient. Le jeune homme sourit, puis il commence à nous

narrer son histoire. Il vient du coin et a grandi dans une petite ferme. Il travaille dans cette dernière dès le plus jeune âge et à sa majorité il décide de s'engager dans l'armée pour suivre le chemin de son père tombé au combat lors de la Première Guerre mondiale. Après le discours du Maréchal Pétain, ce jeune homme se sent trahi car il a promis de protéger la France même s'il doit mourir. Il décide d'intégrer un groupe de résistance pour y effectuer des sabotages, en passant des tracts, en explosant des voies ferrées, des câbles téléphoniques etc jusqu'à aujourd'hui où il est chargé de faire passer des gens en zone libre par Chenonceau comme nous. Il se lève pour partir mais avant cela il nous donne comme instruction de nous préparer pour un départ à cinq heures du matin le lendemain. L'angoisse est telle que nous ne pouvons dormir. A trois heures du matin nous

sommes réveillés par le jeune homme, il nous demande de prendre nos valises pour un départ imminent. **Rendez-vous au 26.**

69

Il commence à courir sous les yeux des autres prisonniers. Tout le monde le regarde. J'entends une mitraillette, puis mon père s'effondre au sol. Une flaque de sang se déverse sur le sol. Je cours vers lui et je sens les balles traversés mon corps, c'est la fin. **Retournez au prologue.**

70

Mon corps est vidé de son énergie, mes muscles me font mal, je suis épuisé, la faim me tiraille. Je ne pense plus qu'a ça: manger. Nous nous arrêtons

enfin, après une journée entière à marcher. De nouvelles personnes sont mortes durant la marche. Épuisé, je m'allonge dans l'herbe et ferme les yeux, en essayant de me reposer. Mais mon corps est à bout, mon cœur n'a plus la force de battre. Je ne me réveillerai jamais. **Retournez au prologue.**

71

Nous sommes entrés dans le camp. Nous sommes dépouillés de nos affaires, rasés à blanc. Nous sommes humiliés par ces hommes. Des personnes tentent de cacher leurs corps du regard des autres. J'ai honte et je tremble de peur. Il n'y a que des hommes squelettiques, pales, rachitiques. Le camp est dans un état déplorable : sale, poussiéreux, insalubre. Après avoir reçu un numéro qu'il fallait apprendre par cœur, on nous conduit dans un baraquement qui est composé de lits en mezzanine.

Des lits, que dis je, il n'y avait pas de matelas mais juste une planche de bois où nous nous serons jusqu'à trois. La nuit est froide. **Rendez-vous au 51.**

72

L'appel passe. Une foule se déplace vers la cour. Tout le monde se sépare. Je suis mon père qui est affilié à la même tache : la fabrication d'obus. On nous fait quitter notre baraquement pour nous rendre dans notre lieu de travail situé à au moins 30 minutes de marche. Je dois faire cela 14h à 16h par jour et je ne sais combien de jour cela fait. Nous rentrons à la tombée de la nuit. Toutes les journées se ressemblent. Nous sommes réveillés à l'aube par des cris, les coups dans les paillasses. Nous avons peu de temps pour nous laver et aller aux toilettes qui sont à l'autre bout du camp. Elles

sont dans un état pitoyable. Les toilettes sont des trous dans des blocs de béton où des traces restent. Elles sont vidées par nous les déportés. Il n'y a aucune séparation. Nous n'avons aucune intimité. L'odeur est nauséabonde. Les lavabos sont bouchés et sont peu nombreux. Nous n'avons pas toujours le temps pour faire la toilette. J'essaie de garder les gestes d'hygiène quotidien pour m'humaniser et me sentir bien malgré cette situation. C'est ma manière de résister pour éviter de devenir fou. Nous nous rasons avec mon père. Nous faisons le brin de toilette du matin.

Durant nos heures de travail, je me relaie avec des garçons de mon âge pour essayer de nous reposer sans que les SS ne le remarquent mais cela n'a pas toujours fonctionné. Nous avons déjà été frappés devant le lieu d'appel et privés de nourriture. Je remarque également durant mon travail des

hommes urinant dans la bac de poudre des allemands pour tenter de saboter leurs armes. Je suis étonné par leur action de résistance. Toutes les journées se ressemblent. On est faible et fatigué. J'aperçois un SS battre un prisonnier car il a refusé de travailler.

Plus les jours passent, plus les prisonniers avec moi changent de morphologie. On maigrit. Nous n'avons plus que la peau sur les os. Nous sommes faibles, j'ai l'impression que mon corps ne possède plus aucun muscle. **Rendez-vous au 66.**

73

Après plus de deux ans et demi de souffrance dans ces camps de la mort (J'apprendrai à mon retour à la maison après la guerre que j'ai été interné dans le camp jusqu'à sa libération le 27 janvier 1945. Mais avec les marches de la mort, nous n'avons été libéré

qu'en février 1945), on nous fait sortir de l'enceinte du camp, tous en rang. Les SS nous disent que l'on va travailler en dehors des camps. Nous savons qu'ils nous mentent et que les forces alliées se rapprochent. On a entendu des bombardements. On voit les autres baraques faire de même. On nous ordonne de marcher, sans jamais nous arrêter. On ne sait pas où on va, ni combien de temps on va devoir faire ça. Mes jambes me font mal, je suis fatigué. La nuit, on s'arrête quelques heures en pleine nature pour pouvoir se reposer. On ne nous donne pas de rations, alors on fait comme on peut: on boit l'eau des rivières et on mange de l'herbe. Le matin, on se remet à marcher, encore et encore. Nous nous asseyons en reproduisant la forme de la croix de lorraine car nous n'avons pas oublié notre combat : la liberté quitte à en perdre la vie. Dès

que des prisonniers sont à bout de force et tombent au sol, les SS leur tirent dessus et les tuent.

Tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 70; un chiffre impair et rendez-vous au 54.

74

Un soir, je parle à un autre prisonnier de la même chambre que moi, il me raconte qu'il est arrivé dans les camps car il s'est fait voir en train de distribuer des tracts dans les boites aux lettres. Il me dit aussi qu'il me trouve très courageux de réussir à survivre ici du à mon jeune âge car lui, plus vieux je pense d'une trentaine d'années n'arrive plus à dormir par peur de ce qui peut se passer, il me confie également qu'il est épuisé et qu'il espère rentrer chez lui au plus vite. Sa famille séparée de lui, lui manque terriblement. **Rendez-vous au 61.**

75

Nous sommes amenés à l'Hôtel Lutecia, à Paris, où l'on nous donne une chambre pour se reposer et de la nourriture. Après des mois à avoir dormi sur une planche de bois, ce matelas me paraît trop moelleux, trop confortable. Certains rescapés dorment par terre car ils n'arrivent pas à se reposer dans un lit. C'est trop confortable, nous n'y sommes plus habitués. **Rendez-vous au 55**

76

Nous continuons de chanter, un SS débarque dans la baraque, un bâton à la main. Tout le monde recule et le chant s'arrête. Le SS se rapproche encore, lève la main et dégaine son bâton. Il frappe des prisonniers puis sort de la baraque. Malgré la fin désastreuse, ce petit moment de répit nous fait

du bien à tous. Il nous aide à nous rappeler que l'Allemagne nazi n'a pas gagné, qu'il reste de l'espoir et, qu'avant tout, nous sommes des humains comme les autres. **Rendez-vous au 65.**

77

Un SS crie quelque chose en allemand. Je ne comprends pas. Les SS s'agitent. On me prend par le bras, on l'examine et on m'écarte de la foule. On me pousse, je tombe au sol. Je tente de me relever mais un SS me roue de coups. Il me relève et me traîne jusqu'aux rangs. **Rendez-vous au 72.**

78

Après un long trajet sans savoir où nous allons, les nazis nous ordonnent de descendre du camion. Ils

séparent notre famille en deux. D'un côté ma mère, ma grand mère et ma soeur et de l'autre mon père et moi. On nous oblige à monter dans un wagon à bestiaux, et on rejoint d'autres hommes de tout âge. Il y avait des vieillards comme des enfants, entassés. Dans un coin du wagon, un homme est plié sur lui-même: il a été écartelé et des hommes ont été obligés de le mettre dans cette position pour qu'il tienne assis. Quand le train démarre, des personnes se mettent à chanter le chant des adieux en guise d'au revoir. Après plusieurs jours de voyage, le train s'arrête enfin. On nous a donné ni eau ni nourriture. Personne n'a pu sortir donc on est obligé de se faire dessus. L'homme écartelé est mort, et son sang se déverse autour de lui. Cela sent la mort, le fer et les urines. Plusieurs autres personnes sont mortes. L'horreur se dépeint sur le visage des personnes encore vivantes.

Des personnes ont sauté du train pendant le trajet alors qu'on s'arrête pour se réapprovisionner dans des villes allemandes me semble t-il au vu des noms de ces dernières. Ils se sont tous fait tirés dessus par les SS. **Rendez-vous au 64.**

79

Tout s'est accéléré très rapidement, le débarquement en Normandie le 6 juin et dans quelques jours les alliés arrivent en Provence le 15 août. Depuis quelques jours mon père ne revient plus à la maison et est occupée 24h /24h. Il prépare la libération de Nice avec les réseaux de résistances.

Rendez-vous au 90.

80

Mon père a gardé nos faux papiers d'identité pour que nous puissions continuer à être en sécurité. Je

continue à lire avec Madeleine et ma grand mère coud toujours. Mes parents sont devant la porte et ne laissent transparaître aucun signe d'inquiétude. Il faut paraître confiant pour qu'ils n'aient aucun doute sur notre famille. Les gendarmes examinent attentivement les papiers, pendant plusieurs minutes qui me semblent être des heures. Puis, enfin, ils les rendent à mes parents et s'en vont. Ma mère ferme la porte et va ranger de nouveaux les papiers tandis que ma grand-mère laisse échapper un soupir de soulagement. **Rendez-vous au 88.**

81

C'est une lumière aveuglante qui nous réveille. Certaines personnes sont mortes pendant la nuit. Que faire ? Quelqu'un cri en Allemand : "aufwachen". Je ne comprends pas. Certaines personnes partent, je décide de les suivre. On se

met en rang. Je tourne la tête. Je vois mon voisin de lit accompagné d'un camarade. Il le tient sur ses épaules. Il est mort. Je me demande pourquoi il l'amène. Je n'ose pas demander.

Tentez votre chance avec le dé : un chiffre pair et rendez vous au 40 ; un chiffre impair et rendez-vous au 77.

82

C'est une fin chanceuse et heureuse que beaucoup de résistants n'ont pu avoir. Reprenez cette histoire en essayant une autre version plus sombre.

Rendez-vous au 8.

83

Puis tout s'accélère très rapidement, le débarquement en Normandie le 6 juin et depuis quelques jours mon père ne revient plus à la

maison il est occupé 24h/24h pour préparer la libération de Paris avec les réseaux de résistances.

Rendez-vous au 87.

84

C'est une fin chanceuse que beaucoup de résistants n'ont pu avoir. Reprenez cette histoire en essayant un autre version plus sombre. **Rendez-vous au 8.**

85

Mon père a reçu par le biais de l'Angleterre, un message qui nous vient tout droit de la résistance polonaise. Ces derniers ont infiltré le camp où tous les déportés arrivent, et ont découvert l'horreur, les nazis ont construits d'immenses camps pour y rassembler tous les juifs, résistants, homosexuels... pour ensuite les torturer, les forcer au travail pour enfin les exterminer.

Toute cette atrocité est inconnue du grand public, mon père veut exposer cela au grand jour, il dépose des tracts à des points de passage pour révéler les informations concernant les camps.

Rendez-vous au 88.

86

Après avoir suivi les gendarmes, nous nous retrouvons au milieu d'un groupe entouré de policiers, attendant l'arrivée du prochain bus vers le camp de transit. **Rendez-vous au 50.**

87

C'est l'heure des combats et notre persévérance et notre combat paient enfin : Paris est libéré le 25 août 1944, avant l'arrivée des troupes alliées. Nous

pouvons souffler et être fier de nos actions de résistances. La fin de la guerre approche, beaucoup de résistants sont tombés : arrêtés, torturés, fusillés, déportés. Toutefois ma famille a pu passer aux travers des mailles du filet et attendant la victoire finale, enfin proche. **Rendez-vous au 84.**

88

Nous continuons notre vie en évitant continuellement les contrôles, la police peut, quelque fois passer à la maison mais repartir par manque de preuves. Nous apprenons par l'intermédiaire de la résistance, la défaite des allemands à Stalingrad.

Depuis cette défaite, tout s'accélère. Mon père se met à fond dans la résistance , il part tôt le matin et revient tard le soir. Un soir, mon père ramène à la

maison un couple de juifs qui ne se sentent plus en sécurité et sont venus demander à la résistance de l'aide. Donc à partir de ce jour, je partage ma chambre avec ma petite sœur pour laisser à cette famille une chambre. **Rendez-vous au 79.**

89

Au milieu de la nuit j'entends mon père descendre et fermer la porte. Je sais qu'il part distribuer des tracts que j'ai vu sur son bureau pour dénoncer la vie dans les camps de travail et la façon dont les prisonniers sont traités. Cela m'impacte énormément car je comprends la cruauté des nazis. Il revient le matin même sans trop nous parler car cela devait l'impacter autant que nous.

Rendez-vous au 83.

90

Nous avons réussi, Nice est libéré le 30 août, nous pouvons souffler et être fier de nos actions de résistances. La fin de la guerre approche, beaucoup de résistants sont tombés : arrêtés, torturés, fusillés, déportés. Toutefois ma famille a pu passer aux travers des mailles du filet et attendant la victoire finale, enfin proche. **Rendez-vous au 82.**

91

Chaque jour se ressemble. De nouveaux morts, tous les jours, des personnes qui ne retrouveront jamais leur famille. Tandis qu'on marche encore et toujours, des soldats débarquent, armes à la main. Ce ne sont pas des nazis, je le sais. Ils n'ont pas les même uniformes que ceux des allemands. Les SS échangent des coups d'œil entre eux, certains

furent, d'autres tirent avec leur mitraillette. Les soldats crient en anglais et arrêtent les SS qui n'ont pas fui. Certains soldats nous parle, nous demande notre nom, ou notre âge. Bientôt, des infirmiers arrivent, elles nous donnent à manger et nous prodiguent les premiers soins. Certains prisonniers pleurent de soulagement, serrent dans leurs bras les soldats américains et les remercient. On est enfin libre. **Rendez-vous au 60.**

EPILOGUE

Les procès de Nuremberg commencent en novembre 1945 et je dois y assister en tant que témoin pour dénoncer l'horreur des camps. Un ancien prisonnier des camps se lève pour aller à la barre pour témoigner. Il raconte l'horreur des crimes que les SS lui ont fait vivre pendant toutes

ces années à les forcer à travailler dans des conditions atroces. L'ancien prisonnier dit alors « personne ne pourra comprendre les souffrances engendrées dans les camps tant qu'on n'y sera pas personnellement allé ». Cette phrase mis un silence glacial dans la salle d'audience. Des nazis sont condamnés à mort. Je suis heureux et soulagés qu'ils payent pour leurs crimes, mais ça ne répare rien au fait qu'ils ont enlevés la vie des membres de ma famille.

Pendant ce temps, j'écris. Personne ne veut m'écouter raconter les horreurs des camps, notre vie là-bas. Aucun ne veut être rendu complice de cette atrocité. Alors, ils refusent d'écouter. Donc j'écris. Peut être qu'ils accepteront de lire ce livre lorsqu'il sera publié. Je l'espère en tout cas.

E. Coqueblin, T. De Sousa Leite, L. Grézaud, N. Hammani,
S. Marquant, D. Nolla Bog Heka, C. Pasteau, L. Rolland,
P. Rohart, L. Thomas, N. Thomas présentent

« VIVRE » LES ÉVÉNEMENTS POUR LES COMPRENDRE

Une version originale d'une réflexion sur le parcours d'une famille juive et/ou d'une famille de résistants pendant la 2^{de} Guerre Mondiale et précisément durant le régime de Vichy.

Vivez des histoires personnelles inspirées de faits réelles, à partir de différentes sources historiques.

Un dé, un crayon et une gomme sont les seuls accessoires dont vous aurez besoin pour vivre cette aventure. VOUS seul déciderez de la route à suivre, des risques à courir et des choix à faire.

Bonne chance...

Couverture illustrée par Robert Carrière / Photo : Gilles Labrie